

Quelques sources musicales inconnues de Saint-Saëns, Liszt et Mendelssohn offertes à la reine Élisabeth de Belgique et conservées aux archives du Palais Royal

Marie CORNAZ

En 2005, mes premières recherches aux archives du Palais Royal de Bruxelles m'avaient donné l'opportunité d'y consulter un certain nombre de partitions rassemblées dans la bibliothèque musicale, ensemble dont l'inventaire détaillé avait été achevé quelques mois auparavant par l'organiste Heddo Heide ⁽¹⁾ ; destiné à un usage interne, ce catalogue permettait d'appréhender pour la première fois le contenu des quatre collections constituant cette entité, à savoir : les partitions en hommage au roi Léopold II ; la bibliothèque musicale de Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, comtesse de Flandre ; la bibliothèque musicale de la reine Élisabeth de Belgique ; et enfin, les hommages musicaux offerts aux souverains belges dans le cadre du premier conflit mondial. L'étude d'une sélection de sources musicales conservées dans cette bibliothèque avait abouti à la rédaction d'un article publié en 2006 dans cette même revue, publication qui retraçait quelques-uns des liens entretenus par la dynastie belge avec la musique au cours des XIX^e et XX^e siècles ⁽²⁾.

Convaincue que si de nouvelles recherches étaient menées aux archives du Palais Royal, elles permettraient de mettre au jour des documents musicaux peu exploités voire insoupçonnés, j'ai initié une nouvelle campagne de prospection en 2015, en intégrant notamment celle-ci dans la thématique d'un séminaire universitaire ⁽³⁾. Grâce à l'accueil enthousiaste et l'aide efficace de l'archiviste Baudouin D'hoore ⁽⁴⁾, l'exploration porta ses fruits au-delà de mes espérances, permettant à mes étudiants et à moi-même de partager ensemble la satisfaction scientifique de

voir sortir de l'ombre plusieurs sources musicales non inventoriées par Heddo Heide et ignorées des chercheurs, notamment des autographes de Camille Saint-Saëns (1835-1921), de Franz Liszt (1811-1886) et de Felix Mendelssohn-Bartholdy (1809-1847), ayant pour point commun d'avoir tous été offerts à Élisabeth, reine mélomane et violoniste. Les lignes qui suivent se proposent donc de partir à la découverte de ces cadeaux d'exception.

Docteur agrégée en musicologie, Marie Cornaz est conservatrice des collections musicales de la Bibliothèque royale de Belgique et maître de conférences à l'Université libre de Bruxelles. Elle est notamment l'auteur des ouvrages suivants : *L'édition et la diffusion de la musique à Bruxelles au XVIII^e siècle* (2001), *Les Princes de Chimay et la musique* (2002) et *Les ducs d'Arenberg et la musique au XVIII^e siècle. Histoire d'une collection musicale* (2010), dont la version anglaise revue et corrigée paraît fin 2015.

(1) Heddo HEIDE, *Catalogue Bibliothèque de musique. Archives du Palais Royal Bruxelles*, inventaire non publié, 2004, 354 p. (consultable aux Archives du Palais royal).

(2) Marie CORNAZ, « La dynastie belge et la musique : aperçu des documents musicaux conservés aux archives du Palais Royal », *Museum Dynasticum*, 2006, p. 18-27.

(3) Initié durant l'année académique 2012-2013 par l'Université Libre de Bruxelles, mon cours-séminaire « Patrimoine musical belge. Questions de recherche » s'adresse aux étudiants en musicologie des trois universités francophones belges.

(4) Je tiens d'ailleurs ici à remercier chaleureusement Baudouin D'hoore, sans qui les découvertes présentées ici n'auraient pas été rendues possibles.

Autographes musicaux offerts par Saint-Saëns à la Reine

De nombreuses publications ont mis en évidence les relations que le roi Albert et la reine Élisabeth ont entretenues avec une série d'artistes et de musiciens, notamment pendant la guerre 14-18. On sait en effet qu'à La Panne, lieu de séjour royal, se rendent Eugène Ysaÿe et son frère Théophile mais aussi Camille Saint-Saëns, un des compositeurs de prédilection de la souveraine, rencontré pour la première fois en 1908. Il n'est dès lors pas surprenant de trouver dans le fonds « Secrétariat privé » de la reine Élisabeth quatre autographes musicaux du compositeur français, aujourd'hui rassemblés dans une farde cartonnée ; si ces sources étaient déjà citées dans mon article de 2006, je n'avais alors pas pris conscience du fait que deux des quatre œuvres préservées étaient en réalité inconnues des spécialistes de Saint-Saëns. En effet, si les autographes de *L'air de la pendule* et de *Triptyque* sont bien décrits dans le catalogue thématique des œuvres du compositeur ⁽⁵⁾, il n'en va pas de même pour ceux de *l'Air de Dalila* et de *l'Allegretto pour 2 violons*.

Sous la cote AE 688/1, on découvre en effet la partition autographe inédite de *l'Air de Dalila* pour violon et piano portant sur sa page de titre la dédicace « à Sa Majesté / La Reine Elisabeth de Belgique / Hommage de profond respect », tandis que la seconde page précise « Air de Dalila / Samson (1^{er} Acte) » et la sixième et dernière page porte la signature « C. Saint-Saëns 1918 ». Par la présente, le compositeur dédie à la souveraine un arrangement de l'air pour mezzo-soprano « Printemps qui commence » chanté par le personnage de Dalila dans la sixième scène du premier acte de son *Samson et Dalila* opus 47. La création de cet opéra en trois actes et quatre tableaux s'était déroulée à Weimar le 2 décembre 1877, la première française ne prenant place à Rouen que le 3 mars 1890 ⁽⁶⁾, tandis que le théâtre de la Monnaie devait encore attendre quatre ans pour proposer la première belge, le 25 octobre 1894 ⁽⁷⁾. Conservée avec la partition, la partie de violon, également entièrement écrite à l'encre noire, consiste en deux folios non paginés, dépourvus de date et de signature, sur le premier desquels Saint-Saëns a simplement indiqué « Air de Dalila / Violon ». Parmi les dix-huit lettres que compte la correspondance de Saint-Saëns avec le couple

royal préservée aux archives du Palais Royal, figure une missive très éclairante au sujet de cette œuvre réalisée à la demande de la reine ; datée de Paris le 22 septembre 1918, le compositeur y écrit en effet : « Je vais confier à la Légation / l'air de Dalila arrangé selon le désir / de Votre Majesté qui le possédera / seule, car je n'en ai pas gardé copie » ⁽⁸⁾. Cette mention explique que cet arrangement, qui respecte la tonalité, la mesure ainsi que le tempo *Andante* de l'air de l'opéra, n'ait connu aucune diffusion, puisque le compositeur offre à la souveraine son propre original, qu'il lui fait parvenir par l'intermédiaire de la légation de Belgique à Paris (Fig. 1).

Sous la même cote AE 688/1 suivent la partition et la partie de violon autographes de *L'air de la pendule*, sources qui sont quant à elles bien connues et décrites dans le catalogue thématique du compositeur, l'œuvre portant le numéro de référence 142 ; bien que les folios du Palais Royal ne comprennent ni signature ni date ni lieu, ils peuvent être aisément datés de ce même mois de septembre 1918 puisque la partition autographe conservée à la Bibliothèque nationale de France précise « L'Air de la Pendule / Souvenir du Séjour chez le Roi et la Reine / des Belges en septembre 1918 » ⁽⁹⁾. À la fin de sa lettre du 22 septembre 1918, Saint-Saëns fait d'ailleurs vraisemblablement référence aux autographes de *L'air de la pendule* : « J'y joins [NDA : à l'Air de Dalila] une petite surprise / grâce à laquelle j'aurai peut-être / l'honneur de divertir un moment / la Reine aux pieds de laquelle je / mets l'hommage de ma reconnaissance et de mon profond respect [signé] C. Saint-Saëns ».

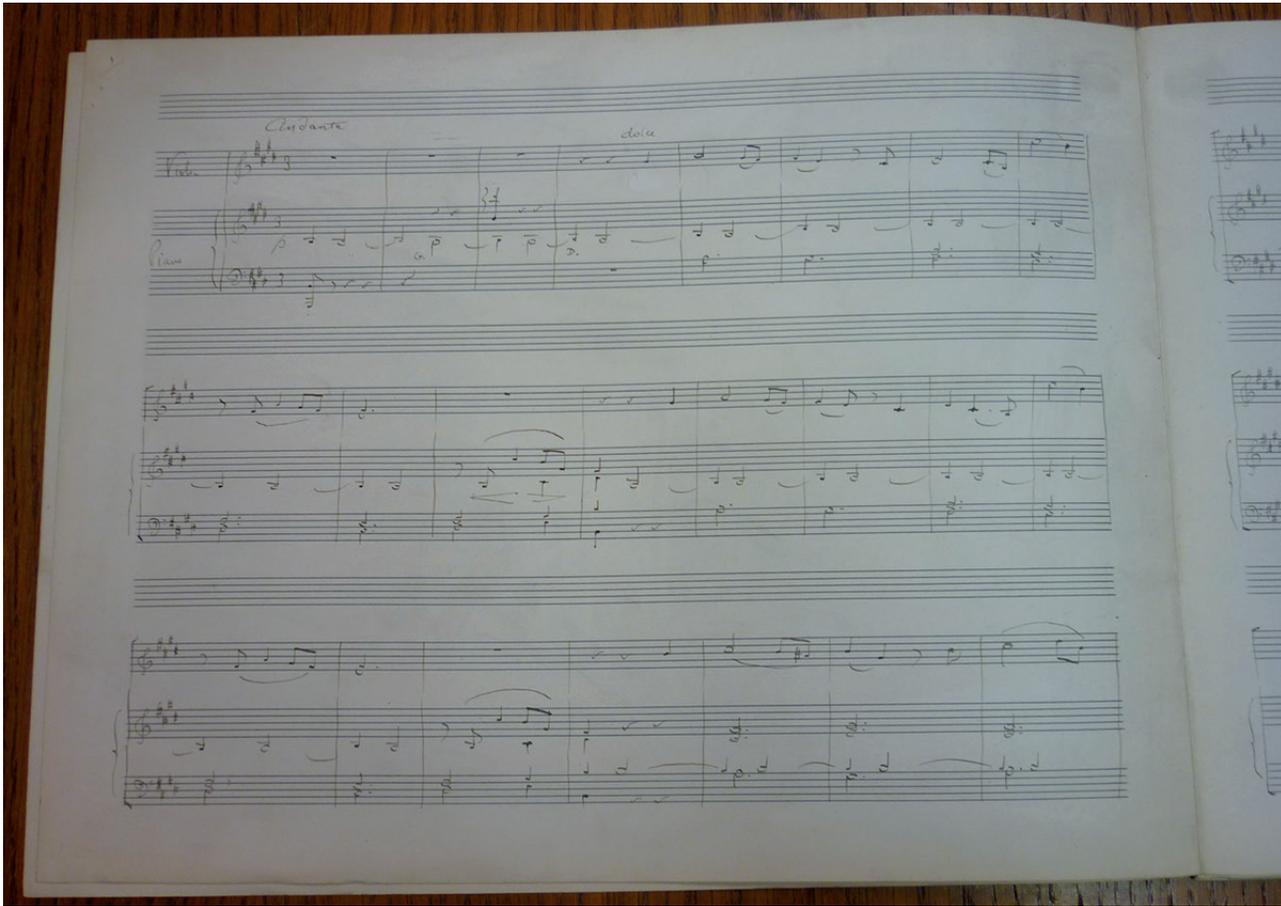
(5) Sabina TELLER RATNER, *Camille Saint-Saëns, 1835-1921*, New York, Oxford University Press, 2002 et 2012, 2 vols.

(6) Marie-Gabrielle SORET, *Camille Saint-Saëns. Écrits sur la musique et les musiciens 1870-1921*, Paris, Vrin, 2012, p. 984, note 248.

(7) C.A.R.M.E.N. (Les archives digitales de la Monnaie, <<http://carmen.lamonnaie.be>>).

(8) Archives du Palais Royal, AE 668, lettre de Camille Saint-Saëns adressée à la reine Élisabeth à La Panne, datée de Paris, le 22 septembre 1918.

(9) Sabina TELLER RATNER, *Camille Saint-Saëns, 1835-1921 : The instrumental works, op. cit.*, p. 230.



Camille Saint-Saëns, *Air de Dalila*, manuscrit autographe (Archives du Palais Royal, AE 688/1).

Les compositions *Air de Dalila* et *L'air de la pendule* sont donc vraisemblablement toutes deux liées à la visite que le compositeur français effectue auprès du couple royal à La Panne au début du mois de septembre 1918. Dans une lettre datée de Paris le 5 août 1918 adressée à la reine Élisabeth, Saint-Saëns évoque sa prochaine venue dans la petite cité balnéaire⁽¹⁰⁾, tandis que l'album photo du couple royal pour l'année 1918 comprend une série de clichés de Camille Saint-Saëns pris en ce lieu par la Reine au mois de septembre, sans qu'une date plus précise n'accompagne les images⁽¹¹⁾; quoi qu'il en soit, le 14 septembre, Saint-Saëns est déjà de retour à Paris, comme en témoigne une lettre qu'il adresse ce même jour au roi Albert, dans laquelle le musicien évoque son « trop court séjour » auprès des souverains⁽¹²⁾.

Sous la cote AE 688/2, les archives du Palais Royal renferment les autographes de la partition pour violon et piano ainsi que de la partie pour violon de *Triptyque* opus 136. Ces sources sont décrites avec minutie dans le catalogue thématique

des œuvres de Saint-Saëns, qui référence sous le numéro 137 cette composition en trois parties (Prémice – Vision congolaise – Joyeuseté)⁽¹³⁾; composée à Londres au mois de juillet 1912, l'œuvre sort des presses de l'éditeur parisien Durand au mois de novembre suivant et est explicitement dédiée à la reine des Belges⁽¹⁴⁾. Les archives du Palais Royal possèdent d'ailleurs un

(10) Archives du Palais Royal, AE 668, lettre de Camille Saint-Saëns adressée à la reine Élisabeth à La Panne, datée de Paris, le 5 août 1918.

(11) Archives du Palais Royal, série albums photos guerre 1914-1918, vol. XII.

(12) Archives du Palais Royal, AE 668, lettre de Camille Saint-Saëns au roi Albert à La Panne, datée de Paris, le 14 septembre 1918.

(13) Sabina TELLER RATNER, *Camille Saint-Saëns, 1835-1921 : The instrumental works*, op. cit., p. 222.

(14) L'édition présente en effet la dédicace « à Sa Majesté Élisabeth/Reine des Belges ».

exemplaire de cette publication⁽¹⁵⁾, dont la partition est ornée, sous la dédicace imprimée, d'une seconde dédicace autographe : « avec le plus profond respect / C. Saint-Saëns / 1912 », tandis que la partie de violon est parsemée de doigtés que la reine a notés au crayon gris. Dans une lettre qu'il adresse à cette dernière le 29 mars 1913, Saint-Saëns fait d'ailleurs allusion à l'exécution privée au cours de laquelle la souveraine a pu apprécier *Triptyque*, en insistant sur le fait qu'elle doit jouer elle-même ces trois morceaux « car c'est à cette intention qu'ils ont été écrits »⁽¹⁶⁾. Si l'édition a bien été remise à la reine en 1912, les autographes ont peut-être été offerts quelques années plus tard, soit dans la foulée de la première exécution publique, qui se déroule à Paris le 14 janvier 1917 avec Émile Mendels au violon, soit plus probablement à l'occasion d'un concert suivi par le couple royal, au cours duquel le même violoniste est cette fois accompagné de Saint-Saëns au piano⁽¹⁷⁾.

La seconde œuvre inédite est un *Allegretto pour 2 violons* en sol majeur, consistant en une partition autographe écrite à l'encre noire portant la cote AE 688/3, dont la quatrième et dernière page est pourvue de la signature « C. Saint-Saëns ». Dans le coin supérieur gauche du premier folio, on décèle sur le papier à musique de seize portées l'estampage losangé de la firme Bellamy (« H. Lard-Esnault / Ed. Bellamy S^r / Paris »), auprès de qui le compositeur, comme Debussy, se fournit régulièrement⁽¹⁸⁾. Bien que non dédicacée, cette composition se présente comme un arrangement pour deux violons de l'air « Le Bonheur est chose légère », chanté par Hélène dans la seconde scène du deuxième acte du drame lyrique en quatre actes *Le Timbre d'argent*, premier opéra composé par Saint-Saëns, qui fut créé au Théâtre Lyrique à Paris le 23 février 1877, puis à Bruxelles le 10 février 1879⁽¹⁹⁾ ; cette mélodie a rapidement remporté les suffrages et sera non seulement éditée séparément mais aussi enregistrée dès l'ère du disque 78 tours, notamment par l'Américaine Alma Gluck et la Française Ninon Vallin⁽²⁰⁾. Saint-Saëns retravaille son premier opus opératique et une version remaniée du *Timbre d'argent* est présentée pour la première fois au théâtre de la Monnaie à Bruxelles le 2 mars 1914, en présence des souverains belges. On peut donc aisément supposer que le compositeur ait saisi cette occasion pour coucher sur le papier un arrangement

de cet air emblématique, dans lequel le premier violon s'empare de la ligne vocale, tandis que le second violon réalise l'accompagnement. Peut-être destinait-il ce morceau à la Reine et au violoniste Eugène Ysaÿe, qui était son professeur depuis 1900 ? La correspondance de Saint-Saëns conservée aux archives du Palais Royal ne permet en tout cas pas d'élucider la question puisque seule une lettre, datée du 18 février 1914, fait allusion à la représentation qui s'annonce le 2 mars, mais sans donner de précisions⁽²¹⁾ et s'attardant plus sur l'accident survenu la veille au Roi lors d'une promenade à cheval dans la forêt de Soignes, au cours de laquelle, dans sa chute, il s'était fracturé le bras gauche (Fig. 2)⁽²²⁾.

Cadeaux musicaux à la reine Élisabeth

En 1957, le comte Paul de Launoit (1891-1981) offre à la souveraine un folio autographe rédigé de la main-même d'un de ses compositeurs préférés, Johann Sebastian Bach ; il s'agit de la partie de « clarino 2 », à savoir de seconde trompette, de la cantate BWV 130 *Herr Gott, dich loben alle wir*.

(15) Archives du Palais Royal, Bibliothèque musicale de la reine Élisabeth, sans cote ; cet exemplaire n'est pas décrit dans le catalogue thématique de Sabina Teller Ratner.

(16) Archives du Palais Royal, AE 668, lettre de Camille Saint-Saëns à la reine Élisabeth au Cap d'Antibes, datée de Paris, le 29 mars 1913 ; cette lettre n'est pas citée dans le catalogue thématique de Sabina Teller Ratner.

(17) Citée dans Sabina TELLER RATNER, *Camille Saint-Saëns, 1835-1921 : The instrumental works, op. cit.*, p. 222, une lettre de Camille Saint-Saëns de 1918 (date non précisée) au violoniste Émile Mendels fait allusion à cette exécution de l'œuvre en présence du couple royal.

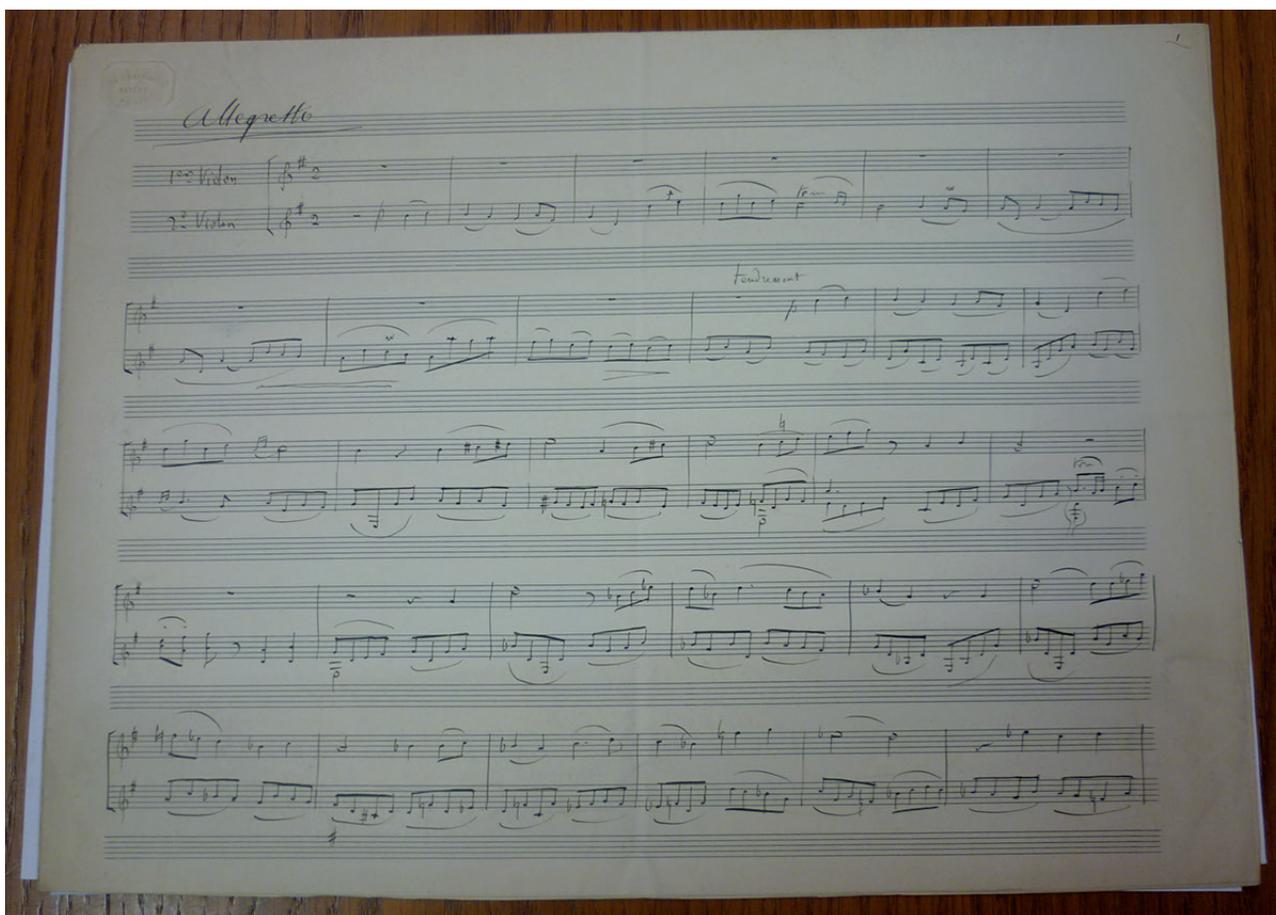
(18) Conservé à la Bibliothèque nationale de France, le manuscrit autographe de *L'air de la pendule* présente le même timbre sec : voir Sabina TELLER RATNER, *Camille Saint-Saëns, 1835-1921 : The instrumental works, op. cit.*, p. 230.

(19) C.A.R.M.E.N. (<<http://carmen.lamonnaie.be>>).

(20) Pour écouter leurs interprétations : <www.youtube.com>.

(21) Archives du Palais Royal, AE 668, lettre de Camille Saint-Saëns à la reine Élisabeth, datée de Paris, le 18 février 1914.

(22) Cet accident est relaté par la presse de l'époque ; voir notamment *Le Petit Havre* du 18 février 1914 (http://archives.lehavre.fr/archives_municipales/LPH_1914-1919/journaux/1914/02/B763516101_LPH_1914_02_18.pdf).



Camille Saint-Saëns, *Allegretto*, manuscrit autographe (Archives du Palais Royal, AE 688/3).

Contrairement aux deux autographes inédits de Saint-Saëns que je viens d'évoquer, la source des archives du Palais Royal est ici bien connue des spécialistes du Cantor de Leipzig ⁽²³⁾ ; il convient néanmoins de souligner que ces derniers omettent pourtant de mentionner le nom du donateur, qui n'est autre que celui qui fait construire la Chapelle Musicale Reine Élisabeth dans le domaine d'Argenteuil, institution d'enseignement de haut niveau inaugurée par la souveraine le 12 juillet 1939 ⁽²⁴⁾. Dans une lettre datée du 4 novembre 1957, le comte de Launoit précise qu'il a d'abord fait lui-même l'acquisition de cet autographe pour en faire ensuite cadeau en « Connaisant toute l'admiration que Votre Majesté porte à l'œuvre de Jean Sebastian Bach » ⁽²⁵⁾. L'achat s'était déroulé quelques mois auparavant auprès de l'expert genevois Nicolas Rauch, qui présentait cet autographe de Bach dans son catalogue de vente millésimé 1956 ⁽²⁶⁾ ; le manuscrit avait précédemment été la propriété du compositeur et éditeur suisse Hans Georg Nägeli (1773-1836) et de son fils Hermann ⁽²⁷⁾. Un document dactylographié non signé et non daté complète le dossier

des archives du Palais Royal en indiquant de manière erronée « Il n'existe aucun Manuscrit ou Autographe dans les collections publiques ni de Belgique ni de France. ». On sait que cette affirmation est inexacte puisque depuis 1872 la Bibliothèque royale de Belgique possède, grâce à

(23) La source est notamment décrite sur le portail numérique « Bach digital » (voir <http://www.bach-digital.de/receive/BachDigitalSource_source_00000195>).

(24) Le comte Paul de Launoit est le père de Jean-Pierre de Launoit (1935-2014) et le grand-père de Bernard de Launoit, qui a succédé à son père à la direction de la Chapelle musicale.

(25) Cette lettre du comte Paul de Launoit à la Reine, datée de Bruxelles le 4 novembre 1957, est conservée avec le précieux manuscrit dans les archives du Palais Royal.

(26) Les archives du Palais Royal conservent deux certificats d'authenticité, l'un daté du 18 juillet 1956 et signé par l'expert bruxellois Fl. Tulkens, l'autre daté du 24 du même mois et signé par l'expert genevois Nicolas Rauch ; ce dernier référence le manuscrit de Bach sous le numéro 180 dans son catalogue daté de l'année 1956.

(27) Voir <http://www.bach-digital.de/receive/BachDigitalSource_source_00000195>.

l'acquisition de la bibliothèque privée de François-Joseph Fétis (1784-1871), l'autographe de la suite pour luth en sol mineur BWV 995, transcription réalisée par Bach lui-même de sa Suite pour violoncelle n° 5 BWV 1011 (28).

Sous les cotes RE 167, 168 et 169, on découvre plusieurs cadeaux musicaux offerts à la Reine par Auguste Lambiotte, présents qui n'avaient encore jamais été mis au jour. Ceux-ci ne sont curieusement pas évoqués dans la correspondance de Lambiotte avec la Reine et son secrétariat, ensemble conservé dans les archives du Palais Royal comprenant une vingtaine de lettres, dont la plus ancienne date du 2 mars 1945 ; par le biais d'une carte datée de Bruxelles le 10 janvier 1946, Lambiotte adresse à la souveraine ses bons vœux pour l'an neuf, en faisant allusion à « quelques menus services » qu'il avait su lui rendre « pendant la guerre » ; ces échanges épistolaires font aussi état de livres « musicaux » donnés à la souveraine, comme *La Vie de Beethoven* de Romain Rolland (1903) ou encore *La Musique consolatrice* de Georges Duhamel (1944). Décédé à Paris le 20 septembre 1966, l'industriel et collectionneur Auguste Lambiotte (1892-1966) a joué un rôle important au sein de la société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique, dont il assure la présidence dès 1954, année où il prend l'initiative de transférer le siège social de l'association à la Bibliothèque royale de Belgique (29).

On ne sait quand ni dans quelles circonstances Lambiotte offre à la reine deux lettres autographes ainsi qu'un autographe musical du compositeur et musicien hongrois Franz Liszt. Ces trois précieux documents sont rassemblés sous la cote RE 167 dans un fourreau en cuir rouge à ornements dorés. Le premier est une lettre de Liszt rédigée en français à Rome le 21 mai 1869 et adressée à un « Cher Monsieur Franz » qui n'est autre que le compositeur et chef d'orchestre belge Franz Servais (1846-1901), fils du violoncelliste Adrien-François Servais (30). Une transcription photocopiée est annexée à la lettre originale et porte l'en-tête « Auguste Lambiotte, 25, rue St Bernard, Bruxelles », ce qui permet d'identifier le donateur. Si cette lettre était connue des spécialistes de Liszt, puisqu'elle était déjà compilée dans la correspondance du musicien publiée en 1893 par Marie Lipsius (sous le pseudonyme de La Mara) (31), sa perception en

était néanmoins parcellaire puisque le dernier paragraphe de la missive n'avait pas été reproduit. Celui-ci est libellé comme suit :

Veillez avoir l'obligeance de m'excuser auprès de votre beau-frère, Mr. Godebski, de ce que je ne l'ai pas remercié de son aimable lettre. Il me serait certainement très agréable que l'affaire dont il m'entretient tourne à son avantage et selon son gré ; mais je ne suis guère en mesure de le servir efficacement, et les deux lettres que j'ai échangé à ce sujet avec des personnes de Weimar n'aboutissent point. Toutefois, j'espère que Mr. Godebski me connaît assez pour être persuadé de mon bon vouloir et des sentiments [sic] très sincèrement distingués que je lui conserve (32).

Il est question ici du sculpteur franco-polonais Cyprien Godebski (1835-1909), qui est en effet le beau-frère de Franz Servais, puisque sa sœur Sophie a épousé cet artiste. L'affaire mentionnée dans ces lignes reste un mystère. De même, il n'est pas possible de déterminer si La Mara a fait le choix de publier cette lettre en expurgeant le dernier paragraphe ou si elle n'a en fait pas eu l'occasion de consulter la missive originale.

La seconde lettre de Liszt est destinée à un « Cher Monsieur et ami » le 8 juillet 1867, derrière

(28) Bibliothèque royale de Belgique, Musique, cote Ms II 4085 Mus. (Fétis 2910).

(29) Claude SORGELOOS, « Historique de la Société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique : 1910-2010 », *Belgicana Nostra*, exposition organisée à l'occasion du centenaire de la société royale des bibliophiles et iconophiles de Belgique : 1919-2010, Bibliothèque royale de Belgique, 2010, p. 22 ; Colonel V. VINCKENBOSCH, « Hommage à Auguste Lambiotte », *Le livre et l'estampe*, n° double 47-48, 1966, p. 189 ; Wouter STEENHAUT, « The Archives of Hendrik de Man. A Tragedy », in Aad BLOK, Jan LUCASSEN, Huub SANDERS (éds), *A Usable Collection. Essays in Honour of Jaap Kloosterman on Collecting Social History*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2014, p. 174. Les contacts établis par Lambiotte avec la reine Élisabeth ne sont évoqués dans aucune de ces publications.

(30) À propos de la famille Servais, voir Peter FRANÇOIS, *De familie Servais en het muziekleven in Halle & Europa*, Halle, 2004.

(31) LA MARA, *Franz Liszt's Briefe*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1893, vol. II, p. 142. Malou HAINE, dans *Franz Servais et Franz Liszt : une amitié filiale*, Sprimont, Mardaga, 1996, p. 35, reproduit la lettre en se basant sur La Mara.

(32) Suit la formule de politesse « Croyez bien, cher Monsieur Franz, à mon affection toute dévouée », reproduite dans les éditions de cette lettre.

lequel se cache l'écrivain franco-italien Auguste de Gasperini (1825?-1868). Cette lettre est fidèlement et entièrement reproduite par Maxime Leroy dans son ouvrage *Les premiers amis français de Wagner*, publié à Paris en 1925⁽³³⁾. L'auteur ne cite malheureusement pas la source qui lui permet de publier ce document ; peut-être était-il tout simplement à cette date l'heureux propriétaire de la missive.

La partition autographe qui complète l'ensemble RE 167 consiste en deux folios volants qui ont été assemblés avec du papier collant. Le recto du premier folio comporte l'indication encrée « Autogramm von Franz Liszt. Erworben von der Castellanin des Liszt Museums in Weimar in November 1893. Dr Hermann Behn », tandis que le verso est vide. Le second folio comprend sur ses deux faces la musique proprement dite, à savoir le lied pour chœur masculin « Es rufet Gott uns mahnend » LW M 22 ; de nombreuses ratures et hachures ponctuent ces lignes autographes. À en croire la mention signée par l'avocat et musicien Hermann Behn (1859-1927), un proche de Mahler qui avait étudié la composition avec Bruckner et qui avait développé une expertise dans l'arrangement d'œuvres orchestrales pour deux pianos à quatre mains, ce manuscrit a été acquis par l'intendante du musée Liszt de Weimar en novembre 1893. Pauline Apel, qui avait été la gouvernante de Liszt à Weimar, était en effet à cette date la conservatrice et guide du musée de Weimar, charge qu'elle assumera jusqu'à sa mort en 1926⁽³⁴⁾. La partition autographe a ensuite quitté cette institution dans des circonstances inconnues, peut-être pendant la guerre, pour finalement entrer en possession de Lambiotte puis de la reine Élisabeth. Ce manuscrit était à ce jour inconnu des chercheurs qui n'avaient pour seule source que la version éditée de ce lied, parue avec deux autres pièces sous le sous-titre *Gebarnischte Lieder* dans le recueil de douze lieder a cappella *Für Männergesang*, publié à Leipzig en 1861 par Christian Friedrich Kahnt. L'œuvre est également connue par la transcription pour piano que Liszt publie la même année et chez le même éditeur en troisième et dernière position de ses *Gebarnischte Lieder*⁽³⁵⁾ ; la version pianistique diffère cependant de la version chorale (Fig. 3).

Sous la cote RE 168, les archives du Palais Royal conservent le cadeau musical qu'Auguste

Lambiotte offre à la reine au mois de décembre 1954, à savoir une lettre inédite du compositeur allemand Felix Mendelssohn datée de Berlin le 28 octobre 1842 et adressée en français à un « Monsieur & ami »⁽³⁶⁾. Le musicien s'était adressé en ces termes au même destinataire le 21 septembre précédent, à savoir à l'éditeur lyonnais Jean Benacci de la maison Benacci & Peschier⁽³⁷⁾. Ce 28 octobre, la lettre a pour objet l'envoi à Benacci de l'épreuve de l'« arrangement » de sa « Sinfonie », à savoir la version pour quatre mains de sa symphonie n° 3 *L'Écossaise* ; le compositeur y précise que Breitkopf prévoit la sortie de l'édition le 30 novembre, bien qu'on sache qu'elle ne sera finalement effective que le 10 décembre suivant, la publication étant simultanément disponible chez Breitkopf & Härtel, chez Ewer à Londres et chez Benacci à Lyon. En mars de l'année suivante, Breitkopf & Härtel publieront la partition et les parties séparées de cette symphonie. Ce même 28 octobre 1842, Mendelssohn renvoie les épreuves corrigées à Breitkopf tout en transmettant les copies corrigées à Edward Buxton de Londres. La lettre offerte à la souveraine est donc la troisième d'un triptyque de missives envoyées le même jour et dans le même but⁽³⁸⁾.

(33) Maxime LEROY, *Les amis français de Wagner*, Paris, 1925 ; la lettre est reproduite aux pages 213-215.

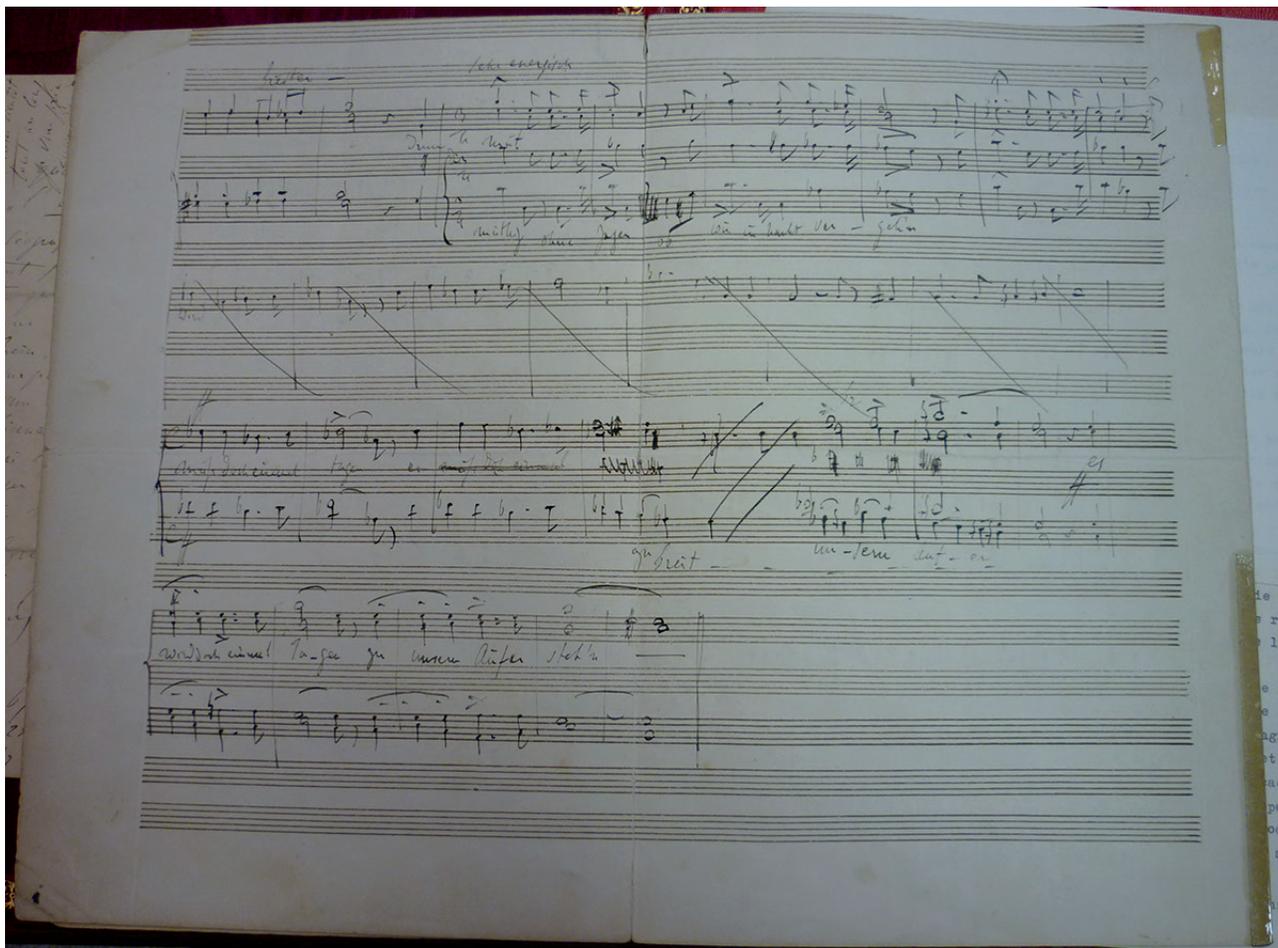
(34) Alan WALKER, *Franz Liszt. The Final Years 1861-1886*, New York, Cornell University Press, 1997, p. 531.

(35) *Franz Liszt Neue Ausgabe Sämtlicher Werke*, series I (Works for piano solo), volume 15, Budapest, Musica, p. XIV.

(36) Archives du Palais Royal, lettre d'Auguste Lambiotte à la reine Élisabeth, datée de Bruxelles, le 23 décembre 1954 : Lambiotte y précise qu'il a trouvé cette missive « à Paris chez un libraire spécialisé en autographes musicaux ».

(37) Helmut LOOS & Wilhelm SEIDEL (éds), *Felix Mendelssohn Bartholdy Sämtliche Briefe*, Kassel, Bärenreiter, 2015, p. 44 (lettre de Mendelssohn à Jean Benacci de Lyon, Francfort le 21 septembre 1842, lettre 3609).

(38) Helmut LOOS & Wilhelm SEIDEL (éds), *Felix Mendelssohn Bartholdy Sämtliche Briefe* : lettre de Mendelssohn à Edward Buxton de Londres, datée de Berlin, le 28 octobre 1842 (lettre 3659, p. 84) ; lettre de Mendelssohn à Raymund Härtel de Leipzig, datée de Berlin, le 28 octobre 1842 (lettre 3660, p. 84). La lettre des archives du Palais Royal correspond au numéro 3658 dans l'édition de la correspondance, numéro attribué par déduction en l'absence de localisation de l'original. Je tiens à remercier Helmut Loos pour les renseignements qu'il m'a fournis par courriel.



Franz Liszt, *Es rufet Gott uns mahmend*, manuscrit autographe, f. 2v (Archives du Palais Royal, RE 167).

Enfin, les archives du Palais Royal renferment sous la cote RE 169 un manuscrit littéraire de la main de Camille Saint-Saëns que Lambiotte destine à la Reine au mois de décembre 1956. Deux lettres signées du donateur sont jointes à l'autographe proprement dit. Dactylographiée, la première est adressée le 14 décembre 1956 à la comtesse Edmond Carton de Wiart (1883-1970), née Louise de Moreau de Bioulx, dame d'honneur de la reine de 1930 à 1965, à qui il est demandé de remettre à la Reine les précieuses sept pages⁽³⁹⁾ ; manuscrite, la seconde missive offre l'opportunité à Lambiotte de transmettre ses bons vœux à la Reine, non seulement en son nom mais aussi en celui de son épouse Rose, née Demeulenmeester (1891-1964)⁽⁴⁰⁾. Le manuscrit autographe lui-même, signé à la dernière page, est particulièrement intéressant puisque Saint-Saëns y explique avoir consulté à Berlin les manuscrits autographes de deux concertos pour piano de Beethoven et avoir ainsi compris certains passages qui, selon lui, ont été improprement transcrits dans les éditions. Ce texte est

identiquement publié sous forme d'un article dans *Le Ménestrel* en date du 27 avril 1907⁽⁴¹⁾. Avant d'être acquis par Lambiotte, le manuscrit avait été offert par le compositeur lui-même à l'admirateur et ami de la famille René Thorel (1877-1916)⁽⁴²⁾ qui a en effet pu collecter de

(39) Il est à souligner que Louise de Carton de Wiart fera partie du conseil d'administration de la Chapelle musicale Reine Élisabeth à partir de 1966.

(40) Archives du Palais Royal, lettre d'Auguste Lambiotte à la reine Élisabeth, datée de Bruxelles, le 16 décembre 1956 avec la signature « Rose et Auguste Lambiotte » ; Wouter STEENHAUT, « The Archives of Hendrik de Man. A Tragedy », *op. cit.*, p. 183.

(41) Marie-Gabrielle SORET, *Camille Saint-Saëns. Écrits sur la musique et les musiciens 1870-1921*, *op. cit.*, p. 631-632. L'article du *Ménestrel* paraît dans le numéro LVII (n° 17) du 27 avril 1907, p. 130-131.

(42) Une main a en effet indiqué au crayon sur la première page « Manuscrit offert par Saint-Saëns à M René Thorel le 19 Avril 19[NDA : la suite est illisible] » ; dans le coin supérieur gauche de cette même page, on lit : « René Thorel 45 rue Nicolo Paris ».

nombreux articles et divers documents, rêvant à la création d'un musée Saint-Saëns⁽⁴³⁾. Il s'agit vraisemblablement du manuscrit qui avait été confié par Saint-Saëns à l'éditeur du journal.

Les archives du Palais Royal renferment donc des autographes musicaux à ce jour insoupçonnés qui, grâce aux lignes qui précèdent, peuvent commencer à sortir de l'ombre. Divers projets de valorisation peuvent dès à présent s'envisager, à commencer par la recreation en concert des œuvres inédites de Saint-Saëns. Ces sources constituent également de nouveaux témoins de la place primordiale qu'occupait la musique dans la vie de la reine Élisabeth de Belgique.

(43) René THOREL, *Souvenirs de guerre*, Paris, L. Fournier, 1918, p. 7.